

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. II.—No. 46.

MONTREAL, JEUDI, 16 NOVEMBRE, 1871.

{ ABONNEMENT, \$3.00.
{ PAR NUMERO, 7 CENTES.

LE DISCOURS DU TRONE.

Tous nos lecteurs ont sans doute déjà vu le discours prononcé par notre Lieutenant-Gouverneur à l'ouverture de la première session du deuxième Parlement de Québec. Comme l'on s'y attendait et comme la chose avait été annoncée, cette harangue, bien écrite, ne promet qu'un maigre programme à nos législateurs.

Le Gouvernement se félicite de sa politique sur la colonisation, sur les chemins à lisses en bois et les chemins de fer, et émet l'intention de développer davantage cette politique pour donner une plus puissante impulsion à notre commerce, à notre agriculture et à notre industrie. L'immigration a aussi été l'objet de ses préoccupations et il espère d'excellents résultats des nouveaux agents nommés et des nouvelles mesures adoptées.

Il y a un paragraphe, que nous citons beaucoup, sur la fameuse question du partage de la dette entre Québec et Ontario. On constate avec satisfaction que le Gouvernement Fédéral n'a pas voulu donner suite à la prétendue sentence de MM. Gray et McPherson et Sir Narcisse ajoute : "... quelle que soit la nature des démarches qui pourront être faites à cet égard, j'ai assez de confiance dans l'esprit d'équité qui règne dans notre Confédération dans l'appréciation que l'on fera de l'importance de cette Province, pour croire que justice nous sera rendue."

L'allusion est aussi énergique que transparente, et l'on devra en tenir compte à Ottawa. Pauvre Colonel Gray, le Haut-Canada n'aura même pas à le remercier de sa faiblesse et de sa dégradante condescendance aux vœux de la chère Province-Sœur ! L'Opinion Publique, qui est une feuille reconnaissante, en portera le deuil avec tout le Bas-Canada.

La seule mesure promise est une loi pour améliorer l'administration de la justice. Il était temps ! Attendons, avant de louer le gouvernement, les détails de la loi. Que l'on sache bien que le public ne se contentera pas de demi-mesures. Il faut une réforme complète, radicale, depuis le premier échelon jusqu'au dernier de l'échelle judiciaire, — pénale, criminelle et civile. — à part les perfectionnements de détail et de procédure.

En résumé, le Gouvernement à l'air de dire qu'il se laissera forcer la main dans les questions de colonisation et de chemins de fer et en bois, qu'il ne prendra l'initiative que pour amender l'administration de la justice, et qu'il sera énergique dans l'imbroglio du partage de la dette. C'est peu, mais c'est déjà quelque chose. Au fond, le ministère Chauveau semble un peu reculer devant une partie de sa mission et vouloir jeter sur les épaules de la législature la plus grande partie de la responsabilité. Aux députés appartient donc la tâche de changer en réalité le programme embryonnaire du Gouvernement, et d'en faire le point de départ de la grande politique de chemins de fer et de progrès matériels de tous genres, que réclame et qu'exige toute la population du Bas-Canada.

J. A. MOUSSEAU.

ÇÀ ET LÀ.

M. BARNARD.

Nous avons déjà plusieurs fois exprimé nos désirs et nos espérances au sujet de la mission de M. Barnard en Europe ; nous avons applaudi à la pensée d'attirer dans ce pays une émigration qui pourrait être une source de force nationale et

de prospérité matérielle. Nous verrions avec bonheur des colonies belges et françaises s'établir au milieu de nous. Comme nous l'avons déjà dit, ces petites colonies seraient autant d'écoles d'agriculture et d'industrie pour notre population.

Aussi, nous sommes heureux d'apprendre que l'émigration belge promet enfin de devenir une réalité, grâce à l'énergie et à l'activité de M. Barnard. Un prêtre dévoué, l'abbé Verbiste, est venu au milieu de nous pour voir de ses propres yeux les ressources que notre pays offre. Avant d'engager ses compatriotes à laisser leur patrie, il veut être bien certain qu'ils trouveront des compensations aux peines de l'exil dans le succès de leur établissement. Le plan de M. Barnard est judicieux et ne peut manquer de produire d'excellents résultats. Sachant que le grand obstacle au succès de l'émigration est la misère et le trouble que l'émigrant rencontre en arrivant ici, M. Barnard a songé à écarter cet obstacle. Il ne veut pas que les premiers venus découragent les autres et répandent dans les pays d'où ils viennent l'idée que l'émigration est une folie. Après avoir créé en Belgique un mouvement favorable à l'émigration, il est venu en Canada pour s'entendre avec les autorités sur les conditions d'établissement qu'on pourrait offrir à ceux qui se proposent de venir ici.

LA COMMISSION GÉOLOGIQUE.

M. Blain de St. Aubin qui s'intéresse toujours si vivement au sort de sa patrie d'adoption, vient de publier d'excellents articles sur les rapports de la commission géologique du Canada. Il a su tempérer la sécheresse et augmenter l'utilité de l'analyse par des remarques judicieuses, des sentiments patriotiques.

On sait que la commission géologique fut fondée dans le but d'explorer notre pays et d'en faire connaître la composition chimique et les richesses naturelles.

Cette commission, fait de temps en temps des rapports intéressants et utiles qui appuient fortement l'opinion de ceux qui croient que le Bas-Canada possède les éléments les plus féconds de progrès matériel.

M. Blain de St. Aubin, se plaint avec raison que ces rapports ne sont pas assez lus et étudiés, que les Canadiens-Français ne se portent pas avec plus d'ardeur vers les études pratiques si nécessaires à notre avenir. Nos lecteurs pourraient voir comme ses idées s'accordent bien avec les nôtres sur cette question.

Voici ce qu'il dit en terminant :

Mais j'observe, avec peine, que parmi les attachés à l'exploration géologique du Canada, il n'y a pas un seul Canadiens-Français. Et pourquoi cela ? N'existe-t-il donc, pour les Canadiens-Français, d'autres professions libérales que le journalisme, le barreau, le notariat, la médecine et les emplois publics ? Il n'y a pas bien des années que les journalistes entreprennent sérieusement d'engager les jeunes gens Canadiens-Français à se porter, en plus grand nombre, vers l'étude du génie civil, de la mécanique, de la chimie, de la télégraphie, de la sténographie, et d'autres sciences pratiques dont les applications se feront chaque jour plus en grand dans notre pays où le champ des améliorations matérielles est sans limites. J'osai, moi, très-humble, m'associer à ce mouvement dès 1862. (Voir le Journal de Québec depuis cette époque.) Aujourd'hui, grâce à la bienveillante influence qu'ont bien voulu exercer, depuis une quinzaine d'années surtout, des hommes politiques aussi dévoués à leurs nationaux qu'intelligents dans leurs efforts, aujourd'hui nous comptons des ingénieurs Canadiens-Français, — et des plus habiles, — dans les bureaux du ministère des Travaux-Publics, sur le chemin de fer intercolonial, sur la ligne du chemin du Pacifique, et celle du chemin de fer du Nord. Aujourd'hui, une compagnie de télégraphe offre à un opérateur Canadien-Français la direction d'une immense ligne qui s'étendra jusqu'au Fort Garry, (voir les journaux du mois de septembre, 1871,) et dans les bureaux de cette même compagnie, des Canadiens-Français comptent au nombre des opérateurs les plus habiles. Enfin, je tiens d'une personne qui voyage fréquemment aux États-Unis, et dont les assertions n'admet-

tent pas, pour moi, le doute, je tiens de cette personne qu'aux États-Unis, dans presque toutes les grandes manufactures, il y a, parmi les chefs d'exploitation et les contre-maîtres les plus habiles, un grand nombre de Canadiens-Français.

Loin de moi la pensée de détourner les jeunes gens des études classiques par lesquelles se maintient et s'élève le niveau intellectuel d'une population. Je dirai même aux jeunes gens nés avec de la fortune : "Commencez toujours par faire vos études classiques, vous n'en serez que plus aptes à les étudier." Mais au jeune homme devant lequel, au sortir du collège ou de l'université, doit se dresser le *primo vivere* impitoyable, je dirai, dans presque tous les cas : "Dirigez plutôt vos études vers les sciences pratiques, c'est le moyen de vous assurer un emploi lucratif dès votre sortie de l'école."

Oh ! quelle profondeur d'observation dans cette satire qu'un auteur Allemand de la fin du dernier siècle adressait aux éternels ennemis de l'Allemagne, aux Français alors vainqueurs : "Le Français est un être qui cultive avec soin ses moustaches, mais s'inquiète fort peu d'étudier la géographie."

Et par *géographie*, l'auteur Allemand veut dire certaines sciences pratiques trop négligées en France. Quelle sanglante vérification ce jugement a reçu pendant l'effroyable guerre de 1870-71 !

Or, nous vivons en société avec une population d'une tournure d'esprit éminemment pratique. Tâchons de prendre ce qu'il y a de bon dans cette disposition d'esprit de nos concitoyens anglais, et puisque, — comme le prouvent les faits mentionnés plus haut, et bien d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer ici, — nous sommes nés avec les aptitudes nécessaires pour réussir dans l'application des sciences, marchons courageusement dans les sentiers qui nous sont ouverts. ... "Et quacumque viam dederit Fortuna sequamur."

(Virgile, — *Énéide*.)

Autrement, de jour en jour, nous aurions à regretter davantage une négligence, une apathie qui finiraient par devenir gravement coupables.

E. B. DE ST. AUBIN.

Ottawa, octobre 1871.

En venant de St. Boniface à St. Paul, Mgr. Taché rencontra O'Donohue et O'Neil qui après des hésitations avouèrent qu'ils se rendaient à la Rivière-Rouge pour organiser un soulèvement contre le gouvernement. Monseigneur chercha vainement à leur faire abandonner cette folle entreprise. Il s'empressa alors d'informer le gouverneur Archibald, ainsi que le gouvernement d'Ottawa du danger qui menaçait la colonie et continua son voyage. Au poste suivant, il rencontra M. McMicken qui arrivait d'Ottawa avec \$65,000 qu'il transportait au Fort Garry pour le gouvernement de Manitoba. M. McMicken voyageait en toute sécurité et serait tombé infailliblement entre les mains d'O'Neil, si Monseigneur ne l'eût averti à temps du danger qui le menaçait. M. McMicken saisi de crainte pour la sûreté du trésor dont il était porteur, laissa la diligence dans laquelle il avait voyagé jusque-là, et engagea une voiture spéciale qui franchit à grande vitesse, pendant la nuit, le poste où O'Neil et ses amis attendaient l'arrivée par la diligence de M. McMicken et de ses \$65,000.

Le *Globe* et ses pareils ne trouvent-ils pas que pour un évêque rebelle, ce n'est pas si mal. Mais non, ils vont sans doute trouver moyen de dire que cela n'est pas naturel, qu'il devait y avoir quelque chose là-dessous. Ces pauvres anglais, ils ne sont pas chanceux, il paraît que Riel est plus populaire que jamais à la Rivière-Rouge. Il faut que ce Riel soit un brave et loyal garçon pour ne pas se laisser entraîner hors de son devoir par toutes les infamies qu'on lui fait : car on le sait, ce n'est pas la peur qui le fait agir, c'est un homme qui a le cœur plus haut que cela.

Dans le compte-rendu que nous avons fait de la première séance du Cercle-Canadien, quelques-uns ont appliqué à M. Rainville des remarques qui étaient faites pour certains membres de l'Institut-Canadien, et ils en ont tiré des déductions très-défavorables à ce jeune monsieur. N'ayant en vue que

d'être utile à M. Rainville, nous avons voulu le mettre en garde contre certains écarts de langage qui pourraient nuire à son talent et produire une mauvaise impression. Nous sommes certains que la réflexion lui a déjà fait rectifier certaines idées dont il n'avait pas calculé la portée.

Nous devons dire en passant que les deux dernières séances du Cercle-Canadien ont été fort intéressantes. Plusieurs jeunes gens ont déployé beaucoup de talent; on voit qu'ils travaillent.

Nous conseillons à MM. Roy et Rinfret de baisser leur voix de plusieurs notes, afin de lui donner plus d'ampleur. Un diapason trop élevé nuit à la déclamation. Nous invitons aussi M. McMahon, à se lever moins souvent, afin de ne plus provoquer des incidents désagréables. Il pourrait certainement faire un meilleur usage de son esprit et de sa verve irlandaise. M. Lareau ne méritait pas ce qu'il lui a dit.

L'ÉDUCATION EN HAUT-CANADA.

En 1869, on comptait dans la province d'Ontario, 4,524 écoles en opération, 5,054 professeurs, et 432,430 élèves.

Le salaire des instituteurs dans les villes est de \$300 à \$1300, dans les villages, de \$300 à \$700, et dans les campagnes, la moyenne du salaire des instituteurs est de \$259, et des institutrices de \$188; mais beaucoup reçoivent \$300. Sur les 4,524 écoles, il y en a 4,131 où l'instruction est gratuite, sur les 293 qui restent, la plus haute taxe est de vingt-cinq centimes par mois. Ajoutons à cela que les maîtres d'écoles devenus incapables de remplir leurs devoirs par l'âge ou la maladie sont mis à la retraite avec une pension.

Il faut avouer que le tableau de l'éducation dans le Bas-Canada serait pâle à côté de celui-là, non-seulement sous le rapport de la quantité, mais aussi de la qualité, ou plutôt des résultats pratiques. Les Haut-Canadiens qui sont des gens d'affaires, comprennent que pour avoir de bons instituteurs, il faut donner de bons salaires et que l'argent dépensé pour instruire le peuple est un capital placé à cent pour cent. Il y a progrès cependant dans le Bas-Canada; et l'hon. M. Chauveau paraît comprendre, qu'après tout, sa réputation sera intimement liée à la question de l'éducation en ce pays. Les apparences ont certainement été contre lui, jusqu'à présent, mais on prétend que ce n'est pas sa faute, si l'éducation n'a pas été plus pratique, plus efficace depuis une dizaine d'années. On saura à quoi s'en tenir bientôt, et nous le dirons.

Voici comment, aux États-Unis, on encourage l'éducation:

Dès qu'un état se forme, le gouvernement, après en avoir divisé le sol en communes, (townships) de 36 milles carrés, il en réserve sur cette étendue un espace de 640 acres, qui deviennent immédiatement la propriété de la nouvelle école. Aujourd'hui, cette dotation ne s'élève pas, pour les écoles primaires, à moins de 68 millions d'acres, superficie qui égale, à peu de chose près, les 678 de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande réunies.

LA GUERRE CIVILE.

La Minerve a écrit sous ce titre, la semaine dernière, un article qui aurait fait sensation dans tout autre temps. C'est au sujet de la manière odieuse dont les Haut-Canadiens traitent nos compatriotes de la Rivière-Rouge. La Minerve a retrouvé son ancienne énergie pour dire aux fanatiques qu'il est temps qu'ils se taisent et qu'ils sachent que les mépris français sont pour nous des compatriotes que nous ne laisserons pas maltraiter.

C'est ainsi qu'il faut parler, il ne faut pas laisser croire à messieurs les Haut-Canadiens que nous sommes devenus insensibles à leurs injures, et que nous avons perdu toute énergie nationale.

L. O. D.

CHICAGO.

Optare oratione casu decidunt turres.

HORACE.

XIV.

J'ai dû, il n'y a pas très-longtemps, me prononcer sur une singulière contestation.

Quelqu'un qui avait voyagé dans l'Ouest, avait prétendu qu'il existait à Chicago des dépôts de chemins de fer tellement grands que des convois entiers pouvaient y entrer à toute vapeur, sans que des personnes, se trouvant au même moment dans l'enceinte, en eussent la moindre connaissance.

Comme cet avancé avait paru un peu raide à l'un des interlocuteurs qui ne connaissait probablement en fait de gares que celles de la Pointe-Lévis et de la rue Bonaventure, un pari s'était engagé.

Eh bien, tout invraisemblable que la chose paraisse, je dus donner gain de cause au narrateur, car j'avais eu moi-même plus d'une fois l'expérience personnelle du même fait, soit à la gare de *Pullman Central*, soit à celle du *Michigan Southern*.

Ces deux immenses enceintes étaient remarquables non-seulement par leurs dimensions, mais encore par la beauté et la hardiesse de leur structure. Leurs voûtes en plein cintre assises seulement sur les murs extérieurs passaient pour des chefs-d'œuvre de solidité.

Chacune de ces gares se terminait à son extrémité nord par une magnifique façade en pierre brute qui donnait à l'ensemble un caractère véritablement imposant. L'une, celle du *Michigan Southern* avait l'aspect d'un magnifique édifice public quelconque, tandis que celle de *Pullman Central* semblait un château-fort avec ses tourelles et son donjon crénelé.

Mentionnons en passant que la première de ces constructions était l'œuvre d'un entrepreneur canadien-français, M. Toussaint Maynard.

Je n'ai rien dit ni des usines, ni des manufactures si nombreuses et si vastes pourtant, que renfermait Chicago; cependant je ne puis passer sous silence le célèbre établissement des *Palace Sleeping Cars* de Pullman, établissement que, l'année dernière, je crois, le grand thaumaturge du *Carriér du Canada*, par un procédé connu de lui seul, transportait d'un seul coup à Montréal.

Rien ne saurait donner une meilleure idée des merveilleux wagons construits par la compagnie Pullman que la description suivante, que je trouve dans *l'Amérique* du 24 mai 1870:

« Il est parti de notre ville, jeudi dernier, pour aller prendre à Boston une compagnie de touristes qui se rend en Californie, neuf des plus magnifiques wagons de chemin de fer qu'il y ait au monde. Dans ces neuf *cars* qui sont d'égalé dimension à l'extérieur, rien ne manque au confort des passagers. On y trouve un *parlor* des plus somptueusement meublés, contenant des sofas, des fauteuils, un orgue, un piano, des pupitres à écrire ou à dessiner, enfin tout l'ameublement d'un véritable salon; une salle à manger où les mets les plus exquis sont servis en même temps que les primeurs des différentes contrées que l'on parcourt à toute vapeur; une chambre à fumer où l'on peut humer le plus pur havane tout en digérant les bonnes choses que l'on a absorbées; une buvette où l'on déguste à petites ou à grandes gorgées, — selon ses capacités, — des vins et des liqueurs d'un bouquet fin et délicieux; un établissement de coiffeur où deux *figaros* vous font la barbe avec autant de gravité et d'assurance que s'ils se trouvaient sur la terre ferme; des chambres à coucher, véritables boudoirs à la Pompadour; une cuisine complète, avec casseroles et chaudrons, dans laquelle le professeur Blot lui-même pourrait présider avec orgueil; et, — ô miracle! — une imprimerie entière avec son matériel complet et son personnel de rigueur, c'est-à-dire deux *singes-compositeurs*, un ours-pressier, et le macaque-apprenti. Dans cette imprimerie se publie un journal — journal quotidien, s'il vous plaît — *The Transcontinental*, qui non-seulement mettra chaque matin sous les yeux des passagers leurs propres élocubrations, — car la partie éditoriale de cette feuille volante sera ouverte à la collaboration de tous les touristes qui voudront y contribuer, — mais encore leur donnera les nouvelles de toutes les parties du monde, transmises par le télégraphe de station en station... Ce n'est pas seulement un hôtel qui voyage, mais c'est un village, c'est une ville éclairée au gaz qui traverse le continent américain à raison de vingt milles à l'heure. Le convoi est sous la direction de M. A. B. Pullman, le surintendant de la compagnie des *Pullman Cars*.

Ce voyage a coûté \$100,000 aux excursionnistes!

Voilà ce que peut faire le génie des entreprises!

XV.

Je terminerai ces notes prises au hasard et jetées pêle-mêle au courant de la plume, par deux citations qui peuvent donner une idée des grandes destinées qui attendaient Chicago, et qui l'attendent encore si ses habitants ne faiblissent pas devant les obstacles qu'une terrible fatalité vient de jeter en travers de leur route.

Voici ce que le *Union*, de Sacramento, disait, l'année dernière:

« Chicago devient rapidement le rival de New-York. Quand il aura obtenu ce qu'il désire et sera devenu un port d'entrée, Chicago sera immédiatement la seconde ville du pays. Quand il se sera assuré d'un canal à Niagara, assez large et assez profond pour en permettre la navigation aux vaisseaux de 1,500 tonneaux, et d'un semblable élargissement du canal du Michigan et de la rivière des Illinois, Chicago peut devenir la première ville d'importation du pays. Il obtiendra évidemment ces avantages aussitôt après la prochaine répartition congressionnelle. La ville des Lacs a des aspirations et un esprit d'entreprise sans limites. Elle est le plus grand centre de chemins de fer du monde; et, de même que pour Rome, au temps d'Adrien, on peut dire maintenant que « tout chemin mène à Chicago. » Dans son ambition d'obtenir la souveraineté par son développement, l'Ouest, que Chicago cherche à représenter et représente de fait, est entièrement dégoûté des tarifs protecteurs, tandis que les hommes en faveur de ce système représentent la Nouvelle-Angleterre et la Pennsylvanie. La lutte est déjà commencée; son objet n'est rien moins que le contrôle de la politique commerciale des États-Unis. C'est le combat de la Nouvelle-Angleterre et de la Pennsylvanie contre le Grand-Ouest.

Voici maintenant ce qu'écrivait l'*Evening Post*, de Chicago, en 1866:

« Chicago ayant déjà distancé Cincinnati et St. Louis, et Philadelphie ayant atteint son apogée, il ne nous reste plus qu'à calculer ce qu'il nous faudra de temps pour dépasser New-York en population, en richesse et en commerce. Ceci peut être facilement démontré et par les chiffres et par les analogies de l'histoire. Procédons logiquement. Nous n'avons à nous occuper que de la population, car la richesse et le commerce ne peuvent manquer de se développer à raison de son accroissement. L'augmentation de notre population, de 1840 à 1860, a été de 835 pour cent. Celle de New-York, pendant la même période, n'a augmentée que de 121. Or, comme depuis cette époque, les deux villes se sont accrues, et continueront probablement à s'accroître dans les mêmes proportions, au moins jusque dans un avenir éloigné, le calcul se réduit à un simple problème d'arithmétique. New-York s'accroît de 6 pour cent

par année; Chicago de 40. Donc, celle de New-York étant de 805,651, et celle de Chicago de 109,260, en 1860, la population des deux villes ne peut manquer de s'augmenter d'après l'échelle suivante:

Table with 4 columns: Year (1870, 1880, 1890), New-York population, Chicago population.

« Mais, dira-t-on, New-York est un grand port de mer, et par conséquent, sera toujours le grand centre commercial du pays. Ceci n'est point une conclusion nécessaire. L'histoire nous prouve que toutes les grandes villes ont été bâties dans l'intérieur des terres; les populations gravitent vers les centres géographiques, et non vers le littoral. Athènes, bien que la capitale d'une puissance maritime, n'était pas un port de mer; Rome est sur le Tibre; Jérusalem était dans l'intérieur; les grandes villes d'Europe qui ont grandi avec les siècles ne sont pas sur les côtes. Venise est tombée, et Londres, sur la Tamise, la remplacée comme métropole du monde, tandis que Paris, Madrid, Berlin, Vienne, Florence, Turin, Dresde, sont toutes loin de la mer. St. Petersbourg lui-même en est séparé par les glaces pendant plus de six mois par année. Ajoutons que notre commerce intérieur est beaucoup plus considérable et beaucoup plus varié que notre commerce étranger. Celui de Chicago avec le Nord-Ouest, est presque aussi grand à lui seul, que celui des États-Unis avec toutes les autres nations du globe. Chicago est destiné à être le grand centre de ce continent, et il le sera. Bien plus, avec le temps, nul doute qu'il pourrait devenir la plus grande ville du monde.

XVI.

Je n'en finirais plus s'il me fallait énumérer ici tout ce qui contribuait à faire de Chicago la ville extraordinaire par excellence. Des volumes suffiraient à peine, s'il me fallait seulement enregistrer tous les souvenirs touchants que réveille en moi le nom seul de cette grande et noble cité, sur laquelle la main de Dieu vient de s'appesantir d'une façon si formidable.

Pauvre Chicago, où sont toutes tes splendeurs? Où sont tes rues superbes, tes somptueux boulevards, tes promenades magnifiques?

Qu'est devenu ton incomparable *Michigan Avenue* où j'allais si souvent méditer, le soir, cherchant vaguement l'image de la Patrie dans les lointains brumeux de ta méditerranée, pendant que les confuses rumeurs de la cité bourdonnaient derrière moi, et que la brise des prairies secouait sur mon front l'éventail parfumé des grands maronniers touffus!

C'était ma promenade favorite. Je l'ai dit quelque part:

Quand le vent est muet, quand la nuit est sereine,
Sur les bords du grand lac, mon pas distrait m'entraîne,
Car j'aime le désert, et la liberté;
Là, penseur attardé, le front noyé dans l'ombre,
Et le regard perdu sur les vagues sans nombre,
J'interroge l'immensité.

Hélas! tout n'est plus que ruines, ruines partout, ruines à perte de vue!

On s'attache à certains lieux, à certains objets inanimés, comme à certaines personnes, a dit Balzac; et pour moi cette ville détruite, n'eussé-je rien autre chose à déplorer, ce serait déjà un ami perdu, un ami bien cher; et nul ne le regretterait plus que moi. Mais combien d'autres sujets, n'ai-je pas de m'attrister quand je vois en imagination tant de malheureuses victimes de cette épouvantable catastrophe; quand je pense à tant d'amis au cœur sympathique et généreux que j'ai laissés dans la joie, et qui pleurent aujourd'hui sur les décombres fumantes où sont ensevelies tant de fortunes si laborieusement amassées; quand je songe à ces heureux d'hier dont j'étais fier de la protection, et qui maintenant gémissent, atterrés sous le fardeau de terribles revers!

Puisse la Providence se souvenir de ce qu'ils ont été pour les délaissés qu'ils rencontraient sur leur chemin, et leur prêter son appui tout puissant dans la grande tâche qu'ils ont en ce moment devant eux!

XVII.

On ne peut guère s'attendre à ce que je fasse une description détaillée des mille et une constructions qui faisaient l'orgueil de la « Reine de l'Ouest. » Cela deviendrait peut-être monotone; et du reste, il me faudrait, du loisir, une mémoire, et des connaissances de métier que je n'ai pas.

Qu'il me suffise de dire que tout cela était frais, gai, jeune, grand, imposant, magnifique!

Il y avait là non-seulement des milliers de bâtisses étonnantes par leur masse et leurs proportions; mais encore, au dire des connaisseurs, plusieurs d'entre elles étaient de véritables chefs-d'œuvre d'architecture.

Légereté de forme, hardiesse de jet, grandeur de l'ensemble, harmonie des détails, tout cela charmait, fascinait, éblouissait.

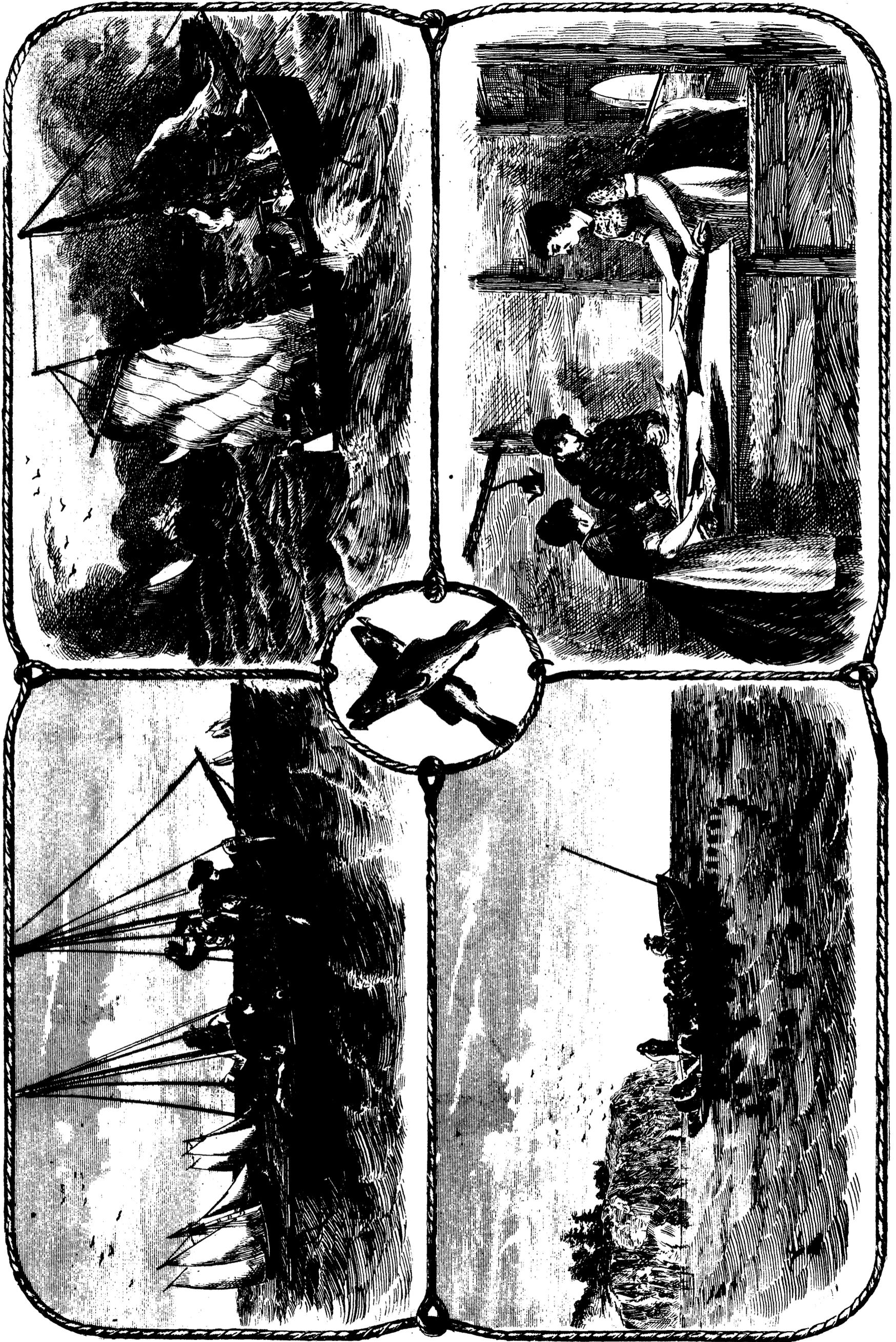
Depuis trois ans surtout, les capitalistes rivalisaient à qui doterait la ville de la résidence la plus élégante, du bâtiment le plus coûteux, du monument le plus splendide. Et, pour me servir des expressions d'un journal de l'endroit: « à voir la rapidité avec laquelle les plus somptueux édifices étaient construits, on aurait été tenté de croire que quelque fée présidait à leur création.

Mais ce qu'il y avait surtout de plus remarquable, et qui pouvait être mis au premier rang parmi tout ce que le monde entier peut offrir de plus beau dans le genre, c'était le nouvel hôtel le *Potter House* et le magnifique *Honor Block*. (*)

(*) Dans mon premier article, j'ai cité le *Union Pacific Hotel*, comme le plus bel hôtel du monde; c'est le *Potter House*, que j'aurais dû mentionner.



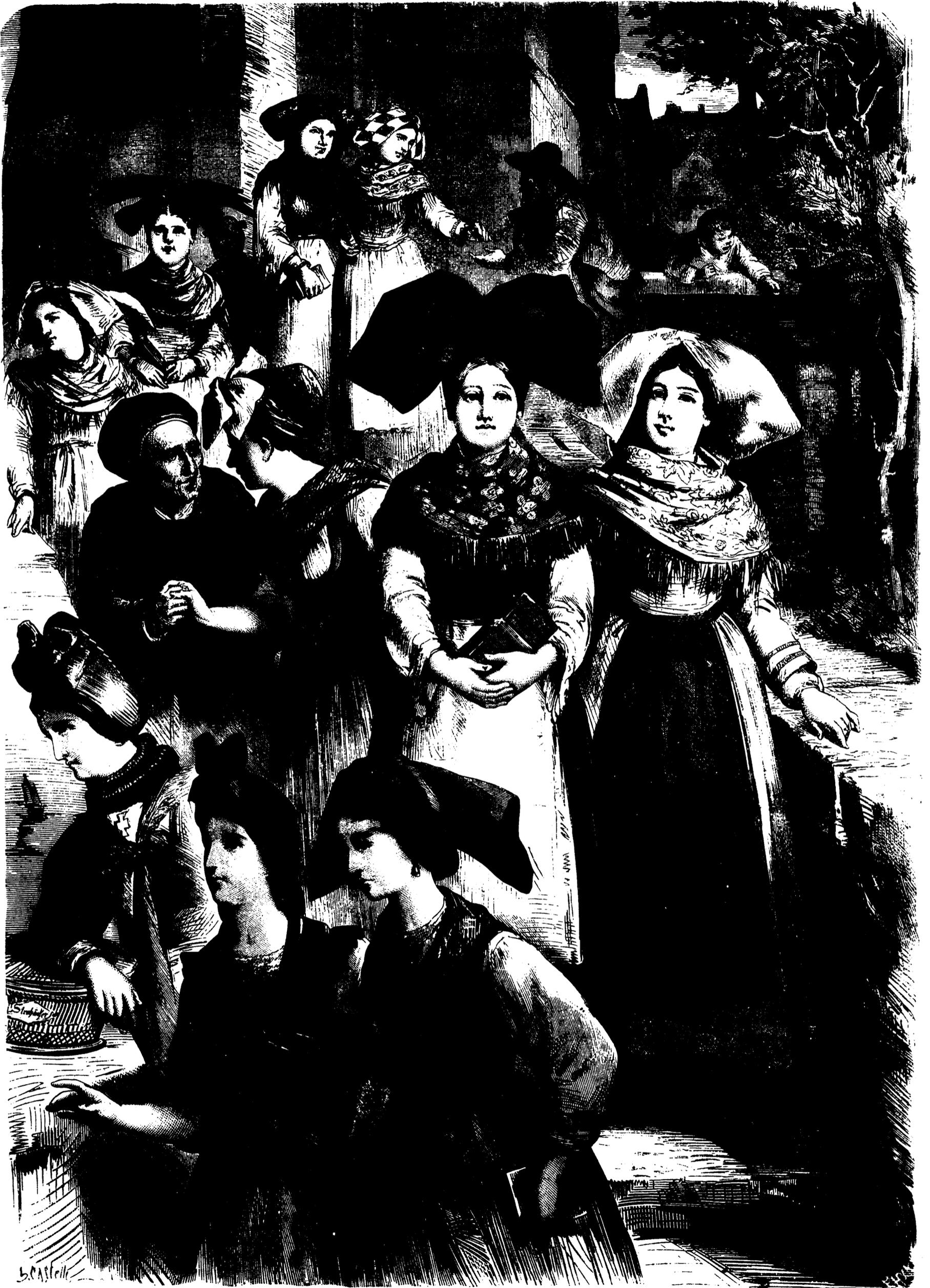
L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.



LA PÊCHE À LA MORUE, TERRENEUVE.



PAYSAGE À KINGSCLEAR, PRÈS DE ST. JEAN, N. B.



COSTUMES DES PAYSANNES D'ALSACE

NOTRE PRIME.

"AU PIED DE LA CROIX."

Gravé par A. DANSE, d'après le Tableau du célèbre Peintre THOMAS.

Cette superbe gravure, chef-d'œuvre artistique et religieux, est à l'heure qu'il est sous presse, et dans quelques jours sera prête à être distribuée à ceux de nos abonnés qui se trouvent dans une des catégories suivantes :

1o. Ceux qui auront payé leur abonnement courant, pourvu que le terme pour lequel ils auront payé renferme les trois premiers mois de l'année prochaine.

2o. Ceux dont l'abonnement expire le, ou avant le 1er Janvier prochain, et qui le renouvelleront, en payant le terme courant et les six mois suivants, d'avance.

3o. Enfin les nouveaux abonnés qui donneront leurs noms d'ici au 1er Janvier, et paieront pour six mois en s'abonnant.

N. B.—Les nouveaux abonnés peuvent faire dater leur abonnement soit du 1er Mai dernier (numéro dans lequel commence le roman de l'Intendant Bigot, et dans ce cas, ils devront payer un an d'abonnement), soit du 1er Janvier prochain.

Ces conditions que nous mettons à la distribution de notre PRIME paraîtront justes et raisonnables à tous nos abonnés, lorsqu'ils auront vu cette gravure. Rien de semblable n'a jamais été publié jusqu'à ce jour en Amérique, et personne ne peut en acheter une copie nulle part à moins de CINQ DOLLARS. C'est le prix de la gravure que nous donnons aux abonnés de l'Opinion Publique. Nous n'en dirons pas davantage.—Voyez la gravure et jugez-en par vous-mêmes. Nos agents la recevront partout d'ici au 1er Novembre. Ceux de nos abonnés qui résident dans des endroits où nous n'avons pas d'agent, recevront par la poste, en se conformant aux conditions susdites, leur gravure, soigneusement coulée sur un bois, et les frais de poste payés.

Montréal, 26 Octobre 1871.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 16 NOVEMBRE 1871

RESUMÉ PARLEMENTAIRE.

La première séance de la session a fait sensation. Le pays est tout surpris de voir qu'il peut y avoir des débats intéressants dans la Chambre de Québec. Puisse ce succès faire comprendre à notre population qu'il ne tient qu'à elle d'être représentée à Ottawa comme à Québec, d'une manière digne et honorable! Puisse tous les comtés imiter ceux qui ont compris qu'il était temps de relever la représentation du pays.

Deux jeunes gens de talent, M. Malhiot, député de Trois-Rivières et M. Lynch, membre pour Brome, ont ouvert le bal, le premier en proposant et le deuxième en secondant l'adresse en réponse au discours du Trône. Puis sont venus MM. Joly, Larocque, Laurier, Cassidy et Chauveau qui ont fait des discours sérieux et brillants.

Ça été une véritable fête oratoire.

Le Dr. Larocque et M. Laurier ont dit que ce qu'il fallait au Bas-Canada, c'était l'industrie, et ils ont déclaré qu'ils regrettaient de ne pas voir le gouvernement s'occuper plus activement de ce grand besoin du pays.

On nous pardonnera facilement de voir avec plaisir la question qui nous occupe tant, prendre enfin la place qui lui convient dans les délibérations parlementaires. Comme le dit notre correspondant de Québec, les idées de M. Laurier sur la situation du pays coïncident parfaitement avec les nôtres. C'est au sein du parlement fédéral que nous aimerions surtout les voir exprimées, mais bien entendu sans esprit de parti, car sous ce rapport les deux partis n'ont rien à se reprocher. D'ailleurs, il ne s'agit pas du passé, il s'agit de l'avenir. La question n'est pas de savoir si nos hommes politiques auraient pu faire plus autrefois, mais de les forcer à faire plus maintenant.

Le gouvernement n'ayant rien à soumettre au Parlement, c'est l'opposition qui se charge du travail de la session; ce sera un spectacle nouveau et intéressant.

Parmi les ordres du jour de cette semaine, il y en a quelques-uns du plus grand intérêt.

M. Dorion, de Richelieu a un projet de loi, dans le but d'organiser un département de la colonisation qui serait placé sous le contrôle du ministre des Travaux Publics et de l'Agriculture.

Ce département sera administré par un directeur-général nommé par le Lieutenant-Gouverneur en Conseil.

Le but des travaux de ce département sera d'aider à activer l'établissement des Terres Publiques; de diriger vers la forêt les émigrés des autres pays; de repatrier ceux des habitants du Canada qui ont émigré à l'étranger,

afin de promouvoir par là la colonisation de la Province de Québec.

La Province sera divisée en grandes circonscriptions renfermant des agences locales de Colonisation qui seront au service et sous le contrôle des Départements des Terres et de l'Agriculture pour les fins respectives de ces deux ministères.

M. Joly soumettra des résolutions demandant que la question pendante de l'arbitrage ne soit pas référée au Conseil Privé de Sa Majesté, mais que l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, 1867, soit amendé, de manière à autoriser le Parlement Fédéral à prendre la dette de la ci-devant Province du Canada en entier à la charge de la Puissance, comme si elle l'eût été dès l'origine, avec compensation aux Puissances du Nouveau Brunswick et de la Nouvelle Ecosse, pour la part que ces Provinces auraient à payer dans le surplus de cette dette.

M. Fournier, bill intitulé: "Acte pour amender la loi concernant les élections parlementaires contestées et pour pourvoir plus efficacement aux moyens de prévenir les menées corruptrices aux élections des membres de l'Assemblée Législative de Québec."

M. Fournier. "Acte pour amender les lois concernant le salaire des orateurs du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative de la Province de Québec et l'indemnité accordée aux membres de ces deux Chambres."

M. Laurier ne manquera pas sans doute de proposer quelque projet de loi en rapport avec les idées qu'il a exprimées dans son discours.

Au Conseil Législatif, l'honorable M. Beaudry, a proposé l'adresse au discours du trône. Elle a été secondée par l'honorable Fraser de Berry. Ils ont fait de bons discours.

SUGGESTIONS.

Nous croyons qu'il y aurait plusieurs moyens de saisir le parlement de la question de l'industrie, quand bien même la tentative qui serait faite n'aurait pour résultat que d'obtenir une manifestation d'opinion de la part de la Chambre, ce serait déjà beaucoup. Une pareille manifestation aurait son effet sur le parlement fédéral. Du moment que l'industrie est considérée comme le besoin le plus pressant du moment, la question du jour, nous n'hésiterions pas à demander même l'intervention du gouvernement local.

Un comité pourrait être nommé, peut-être, dans le but de chercher les moyens de promouvoir l'industrie et d'en faire rapport à la Chambre.

N'y aurait-il pas moyen encore d'établir des primes pour tous ceux qui fonderaient une industrie ou découvriraient quelque procédé de fabrication ou d'exploitation industrielle?

• Ou bien ne pourrait-on pas demander au gouvernement des octrois spéciaux pour les collèges ou écoles qui auraient des cours d'études pratiques, scientifiques, agricoles et industriels?

Enfin, ne serait-il pas possible de passer des résolutions dans lesquelles le parlement local posant comme principe le fait que le Bas-Canada ne peut prospérer au sein de la Confédération sans industrie, inviterait le gouvernement fédéral à s'occuper de cette question vitale pour nous?

A ceux qui comprennent si bien les besoins du pays, nous soumettons humblement ces suggestions. Peut-être pourront-ils en tirer parti.

Dans tous les cas, nous espérons qu'on n'invoquera pas l'économie pour repousser toute tentative qui pourrait être faite dans ce sens.

En présence de l'émigration qui nous enlève des millions et de l'inertie de la population qui reste pauvre et se décourage, lorsque, sous ses pieds dorment des trésors, l'économie deviendrait une faute impardonnable.

On parle de repatrier les Canadiens-Français qui sont aux Etats-Unis, il faut avouer que le meilleur moyen de les ramener ici est de leur offrir ce qu'ils trouvent là, l'industrie.

Et à ce propos, nous dirons à M. Laurier que le jour où nous aurons de l'industrie, nous aurons les maîtres ouvriers, chefs d'ateliers et mécaniciens, dont il sent avec tant de raison le besoin; car nos compatriotes qui font la fortune de nos voisins par leur habileté et leurs aptitudes industrielles reviendront dans le pays.

Le Journal de Québec ne voit, dans les discours sur l'industrie, qu'un moyen avantageux pour les débutants politiques de faire de l'effet. Il a raison, si on se contente de vaines paroles, mais nous espérons qu'on mettra ces paroles en actions dans l'intérêt même des chemins de fer, dont ce journal favorise avec tant d'énergie l'exécution, car ces chemins de fer sans industrie ne pourront être, dans le Bas-Canada surtout, des entreprises très-avantageuses pour les actionnaires. Aux chemins de fer comme aux produits agricoles, c'est l'industrie qui donne de la valeur en créant des marchés, en augmentant la population.

L. O. DAVID.

Québec, 11 Novembre 1871

MM. les Rédacteurs,

J'ai pensé que certaines chroniques indiscrètes montrant le dessous des cartes dans le jeu politique de la session intéresseraient vos lecteurs. C'est une émouvante étude que celle des causes et raisons de ce qui se fait dans ce monde; il est curieux quelquefois de voir par quel dédale de petites choses, on est arrivé à de grands effets. Il y a tant de petites passions, d'intérêts cachés qui font mouvoir les hommes, dans les circonstances ordinaires de la vie, lorsqu'il n'y a rien pour les rallier autour d'une grande idée, d'un sentiment profond!

Notre parlement local se prête beaucoup à ces petites misères, à ces mesquines évolutions de l'amour-propre, de la vanité et de l'ambition. Chacun se croit capable de faire un ministre local ou au moins un orateur, et se croit maltraité si on ne pense pas à lui. C'est comme dans certaines paroisses où tout le monde finit par être marguillier. Si les hommes intelligents ne résistent pas à cette tendance, s'ils cèdent une fois à ces prétentions dangereuses, c'en est fait de l'importance de nos institutions locales, on ne voudra pas plus en être que du Conseil de Ville en certains endroits. Les hommes supérieurs dédaigneront des places et des honneurs si faciles à obtenir. C'est bien vieux ce que je dis là, et pourtant il est des gens qui ne paraissent pas le savoir.

Mais pour arriver au fait, il faut dire que dans le parti ministériel comme dans l'opposition, l'unité de pensée et de sentiments manque; on est loin de tirer dans le même sens.

Cela s'est manifesté clairement dans la nomination de l'orateur.

Cette fameuse question qui devait jeter le trouble dans les rangs conservateurs a été la pomme de discorde de l'opposition. Le parti ministériel ballotté entre MM. Blanchet, Bellerose et Chapleau a fini par s'attacher au premier pour ne pas s'exposer au danger, et le résultat a prouvé après tout que M. Chauveau n'avait pas si mal calculé. Il est certain que les deux autres candidats ministériels auraient provoqué une lutte, une division sérieuse, faute de sympathie dans la majorité pour M. Bellerose et de respect pour M. Chapleau.

MM. Joly et plusieurs autres chefs de l'opposition avaient déclaré qu'ils aimaient mieux manquer l'occasion d'embarrasser le gouvernement que de soutenir une candidature qui ne leur convenait pas. Ils allèrent même plus loin, ils félicitèrent le gouvernement du choix qu'il avait fait.

De là des mécontentements prononcés chez certains membres avancés du parti libéral, surtout chez M. Fournier. Ceux-ci croient que la candidature de M. Chapleau était un cheval de bataille dont l'opposition aurait dû se servir à tout prix, que dans tous les cas il était impolitique et absurde de faire au nouvel élu des éloges dont ses amis sauraient profiter dans les élections; et ils déclarent à qui veut l'entendre que M. Joly n'est pas fait pour être un chef de parti.

Il y a peut-être plus qu'on ne voit dans ces difficultés; on dit que certains membres de l'opposition n'étaient pas fâchés de séparer immédiatement leur cause de celle des représentants du parti rouge. Ils ajoutent que M. Fournier, le chef de la fraction avancée, a beaucoup de talent et d'honnêteté politique, mais qu'il a pris des habitudes de bohème, dont il aurait dû se débarrasser après les succès éclatants qu'il a remportés.

M. Chauveau se félicite d'avoir tenu bon en faveur de M. Blanchet et d'avoir résisté aux obsessions auxquelles il a été soumis. J'entends dire que M. Chauveau se soucie guère de faire parvenir M. Chapleau, avant qu'il ait fait *pan neu*, et il est appuyé secrètement par des membres influents du parti conservateur. Il n'éprouve pas une forte passion, non plus pour M. Bellerose, qu'il ménage cependant à cause des députés de Bagot et Jacques-Cartier qui paraissent attachés au charriot politique de M. Bellerose.

Ces idées sur la valeur morale des hommes et la nécessité de conserver le prestige des honneurs et des charges, sont magnifiques. Mais il faut avouer que M. Chauveau ne les met pas toujours en pratique; il a accepté depuis quatre ans la responsabilité de nominations qui ont répété de nobles emplois.

• Je puis vous dire entre nous, MM. les Rédacteurs, que M. Chauveau ne serait point fâché de faire des modifications dans son gouvernement. Le fait est que l'unité du discours du trône, n'est pas de nature à raffermir les sympathies indécises, en face surtout des forces intellectuelles de l'opposition. Mais on dit que l'opposition ne sera pas plus habile qu'elle n'a été depuis vingt ans, et que plusieurs mécontents soutiendront encore le gouvernement, dans la crainte que l'opposition n'arrive pas assez tôt au pouvoir. Ce sont des hommes qui veulent mourir, comme ils ont vécu, ministériels, des consciences timorées qui seraient inquiètes dans les régions tourmentées de l'opposition.

Le projet de M. Chauveau serait de remplacer M. Ouimet par M. Irvine; mais le District de Montréal, souffrira difficilement que le Procureur-général soit pris à Québec, et les Canadiens-Français n'aimeront pas que la place de Procureur-général, à qui appartient la plus grande part du patronage, leur soit enlevée.

C'est bien le moins que, dans le gouvernement local, nous soyons jaloux de nos droits et de notre influence.

Un homme qui a fait un beau début, est M. Laurier, pour qui vous avez manifesté plus d'une fois, de fortes sympathies. Je crois que vos espérances ne seront pas trompées. M. Laurier paraît joindre le caractère au talent, et il parle très-bien avec des idées larges, de beaux sentiments.

Une grande partie du discours de M. Laurier a roulé sur la thèse que vous développez depuis longtemps dans l'Opinion

Publique; il a émis cependant, une idée nouvelle sur cette question ou plutôt un remède nouveau, c'est d'attirer dans ce pays une immigration industrielle. "Ce qu'il nous faut, surtout, a-t-il dit, ce sont des artisans, des mécaniciens, des maîtres-ouvriers et des tisserands, pour apprendre à notre population les choses de l'industrie."

UN INDISCRET.

TOURS DE FORCE.

L'Amérique a donné deux émules à l'Homme-Canon. A la bataille de Gettysburg, un officier d'artillerie ayant avisé un plateau élevé qui dominait sur les corps ennemis engagés avec l'aile gauche de l'armée fédérale, se consulta avec ses hommes pour trouver le moyen de hisser quelques pièces au sommet de l'éminence; mais c'était une opération difficile; le roc était à pic des deux côtés; il n'y avait pas une pente accessible, non-seulement pour les chevaux, mais même pour les hommes. A peine quelques anfractuosités, quelques fissures permettaient-elles de poser le pied, et quelques racines pendantes offraient-elles un appui pour s'aider des mains dans une ascension périlleuse. Au moment où l'entreprise allait être abandonnée, deux frères restés jusque là silencieux s'avancèrent et dirent simplement à l'officier:

"Capitaine, si vous voulez le permettre, dans un quart-d'heure, vos quatre pièces seront en batterie là-haut." Et à l'instant ils se mirent à l'œuvre. Sans rien dire, l'un des frères dégagna les tourillons d'une pièce, la souleva de son affût et la chargea sur son épaule; l'autre frère prit l'affût de même, et tous deux, agiles comme des chamois, escaladèrent le sommet du rocher avec autant d'aisance que s'ils avaient monté une échelle avec un fusil sur le dos. Ils redescendirent et remontèrent ainsi, sans plus de gêne, aux applaudissements de leurs camarades ébahis. L'ouvrage fait, ils suspendirent des cordes aux pièces et les soldats montèrent l'un après l'autre, sur l'épave de donjon improvisé d'où ils dominaient le champ de bataille. Cette batterie a, assure-t-on produit un effet terrible et considérablement contribué au succès de la journée. Chaque pièce et chaque affût pesait à peu près huit cents livres.

On s'étonne parfois de voir le peuple canadien courir en foule au cirque, donner toute son admiration aux jeux athlétiques, crobatiques et autres du même genre. Les plus pauvres, les besoigneux, trouvent une pièce au fond de leur gousset pour payer l'entrée du spectacle. Il n'y a pas de pain sur la planche non plus que sur la table, mais les enfants se disent: "Papa va voir le cirque et il nous contera tout ça." Ils soupent avec cette espérance et s'endorment heureux. Le père, lui, remplace le souper absent par un nœud qu'il fait à sa ceinture: il n'en est que plus léger pour se rendre au théâtre. Toute une semaine durant, on se passera de chandelle, à la veillée, mais qu'importe cela! N'aura-t-on pas vu, un soir, et quel beau soir que celui-là! à la clarté de mille bougies, un Blondin, des Hanlons, les Japonais, les Chinois, les Bélouins, et qui sais-je encore, de tout ce monde de funambules, de sauteurs, d'équilibristes, de baladins, de saltimbanques, d'écuyers, d'écuyères, de bouffons, etc., que chaque automne nous amène aussi régulièrement que les oiseaux de passage? Longtemps on s'en rappellera, longtemps on se contera, pour éclairer le foyer sans lumières, les prodiges de cette veillée-là. Celui qui aura su le mieux apprécier, admirer et saisir le déploiement de force, d'agilité, d'adresse que requièrent l'exécution des tours les plus hardis, deviendra le héros du jour. Thiers, comme historien, ne tire-t-il pas sa gloire des haut-faits de Bonaparte? On se couche bien des soirs là-dessus, l'imagination remplie de brillantes images, qui vont se reproduire, avec des reflets féériques, dans les rêves de la nuit.

Panem et Circenses! criaient les Romains, au passage de leurs maîtres. Enfoncés les Romains, puisque nous nous passons de pain pour aller au cirque.

On s'étonne surtout, lorsqu'à côté du saltimbanque qui compte ses spectateurs par milliers, on voit l'artiste du plus grand renom, le savant reconnu, l'orateur éloquent, exécuter, lecturer et pérorer, suivant le cas, devant des stalles et des bancs vides, s'ils ne sont galamment remplis par des billets complimentaires, dead heads, comme les appelle l'Américain qui ne voit plus de vie là où il n'y a pas d'argent. On s'étonne de bien peu de chose et sans raison, ce me semble. Car, sur l'arbre de la vie, chacun cueille le fruit si rare du plaisir, comme il le trouve à sa portée. Mettez un enfant dans un verger, et de suite vous le verrez courir aux branches les plus rapprochées, en enlever le premier fruit venu, et fût-il le plus vert et le plus véreux de l'arbre, y mordre cependant à belles dents et s'en rassasier avec délices. Ceux qui, moins heureux, n'auront pas accès dans l'enceinte, se contenteront des fruits que le vent aura jetés dans la boue du chemin.

Donnez-nous des théâtres nationaux, des salons, des maîtres dans les sciences et dans les arts, des écoles par conséquent, des fortunes de longue-main amassées, le luxe qui s'en suit, une noblesse, une cour, et nous vous fournirons un public pour ces artistes, ces philosophes, ces orateurs, jusqu'ici incompris. Peuple-enfant, nous sommes gourmands, et nous cueillons et mangeons le premier fruit venu. Il faudra tous les raffinements de la civilisation pour nous donner les goûts plus délicats de nos aînés d'Europe, qui sont des gourmets, eux.

Mais, vous le dirai-je? En face des ruines fumantes de Paris, je ne déplore nullement pour nous, cette absence de théâtres, d'opéras, de chaires publiques, de salons, d'auteurs applaudis,

de philosophes, d'artistes, enfin, de tout le clinquant de la civilisation. Pour avoir voulu cueillir la pomme la plus mûre, au plus haut de l'arbre, Paris a fait une chute dont il se sentira longtemps. A ce prix, je préfère de beaucoup manger des pommes vertes. Allons, courons encore au cirque.

Nous aimons le cirque, avouons-le; peut-être l'aimons-nous un peu trop; mais, ce goût ou cette passion est un héritage qui nous vient en droite ligne des hardis découvreurs, ou des preux, des Cartier, des Champlain, des Maisonneuve, des Frontenac, des Vaudreuil, des d'Iberville, des Boucher, des Lemoyne, des Lacorne, des Salaberry, des Taché, des de Léry, des Duchesnay, et de cent autres qui ont gravé leurs noms dans notre histoire avec la pointe de leur épée ou qui ont enlevé leur fortune au bout du bras, comme nous disons en Canada. A côté de ces valeureux chevaliers et hommes d'armes, parurent les trappeurs et les coureurs des bois; après ces derniers vinrent les voyageurs et les hommes de chantiers, qui tous ont voué un culte particulier à la force physique de l'homme. Notre peuple tout entier partage avec eux ce sentiment d'admiration exagérée, pour les lutteurs et surtout pour les pugilistes. Les chevaliers avaient l'épée, les trappeurs la carabine, et nous, nous avons la savate, le bâton et le poing.

Je le dis à regret, mais c'est un fait notoire, que nos premiers hommes d'Etat sont bien moins connus, dans le pays, que les Voyer, les Montferrant, les Letendre, les Gobeil, les Morin, les Poitevin, (Vital) les Leduc (Penom) et maint autres chevaliers du coup de poing. Depuis Gaspé, jusqu'à la rivière au Beaudet, il n'y a pas un enfant de dix ans qui ne connaisse le nom de Montferrant et peut-être aussi quelques-uns de ses exploits. En quelque endroit que l'on prononce ce nom, de suite, les oreilles se dressent, l'intérêt et la curiosité s'éveillent, et il n'est rien de si merveilleux qu'on en raconte, qui ne soit cru sans hésiter comme article de foi. Les panégyristes populaires en ont profité pour mettre à son crédit une foule d'histoires et de hauts-faits du genre, qui lui sont parfaitement étrangers, pendant qu'ils défigurent ou dénaturent à plaisir, ses exploits réels. Autant de récits, autant de versions différentes. Ils ont fait tant et si bien, que dans leurs légendes amplificatrices, la vérité reste absolument insaisissable.

C'est de son portrait qu'on a le plus abusé. On en a fait un véritable ourang-outang, mais un ourang-outang d'une taille démesurée. "Il était grand, disait-on, grand! oh grand! comme on ne voit pas d'homme. Il avait les bras si longs qu'ils lui descendaient à six pouces au-dessous des genoux. Sombre, rêveur, toujours seul, jamais on ne vit pareil ours. Il ne sortait de lui-même, que pour hurler, se battre et tout briser."

Combien différent de cela, je l'ai connu, lorsqu'il demeurait dans la rue Sanguinet, un peu au-delà de la rue Sainte-Catherine. C'était en 1863. Il venait d'épouser Esther Bertrand, qui avait été élevée chez un de mes oncles, Abraham Boye, de Beauharnois. Esther et moi avions toujours vécu en bons termes, au temps de l'enfance; elle m'accueillait avec plaisir. Je vis ainsi, à loisir, le vieil ours dans sa tanière. Quelle bonne nature! quel cœur généreux! quel brave homme! en un mot. Et pas de forfanterie, pas d'ostentation. Lui parlait-on de son passé, il nous disait avec humilité: "Oh! j'ai été un grand misérable et je m'en repens sincèrement. Puisse Dieu me pardonner les misères d'une vie que j'ai traînée si longtemps inutile et souvent nuisible." On n'en tirait rien de plus sur ce sujet. Il avait presque honte de ce que nous appelions sa gloire.

Toutes ses affections, toutes ses jouissances d'alors se concentraient dans le berceau où vagissait son enfant. Il n'était pas encore vieux, mais il avait tant rudoyé son corps, que les infirmités l'avaient courbé avant l'âge. A le voir passer, on aurait dit un homme de taille moyenne, mais lorsqu'il se redressait en se roidissant contre ses rhumatismes, il montrait une taille d'environ six pieds et deux pouces. Les bras, dont on a tant parlé, n'étaient pas d'une longueur démesurée. S'ils arrivaient aux genoux, c'est au plus, et bien sûr, ils ne le dépassaient pas. Qui ne l'a vu cheminer lentement, la tête enfoncée sous un vaste feutre gris, sans souci des regards des passants qui s'attroupaient parfois pour le suivre et le mieux voir? Indifférent à ces petites ovations, il allait droit devant lui, fuisait ses petites affaires et rentrait à la maison, sans paraître avoir remarqué la curiosité dont il était l'objet.

Il s'éteignit doucement, en 1864 ou 65. Un très-petit nombre d'amis suivirent son corps au cimetière. Sa femme, quoique très-jeune, mourut peu de temps après lui. Leur enfant, âgé de huit ou neuf ans vit encore, mais malheureusement il est à demi paralytique.

Le Joe Montferrant du peuple est un tout autre homme, chacun le sait. Il a dû sa célébrité à sa force et surtout à son extrême agilité. Il avait le pied plus dangereux que le poing. A preuve, ce fameux morricand dont il brisa la mâchoire d'un seul coup de pied. Montferrant était alors dans toute sa gloire. Un nègre immense, colossal, un boxeur émérite qui avait poché toute l'Angleterre, voulut échanger avec lui quelques horions savants. Montferrant accepta la politesse, à une condition toutefois, à la condition que le nègre ne ferait pas le bâton, qu'il ne jouerait que du poing. De son côté, le champion canadien s'engageait à ne pas lever le pied contre son adversaire.

L'engagement eut lieu, les coups de poing pleuvaient, drus et forts, de part et d'autre; le nègre ne blanchissait pas sous les coups de Montferrant, mais se sentant trop chauffer, il voulut donner de la tête. Mal lui en prit, car Montferrant évita

la tête et lui donna du pied au passage, assez, pour qu'il eût son compte. Le nègre y perdit la mâchoire, et avec la mâchoire, ce quelque chose, que les boxeurs n'ont pas l'air d'estimer fort et que cependant, ils appellent comme nous, la vie.

Dans une maison du village du Côteau Landing, on m'a montré, il y a quelque dix ans, sur un plancher de haut, l'empreinte du pied de Montferrant. La légende veut, qu'à quel temps où elle remonte, cette maison fût un cabaret. L'hôtesse avait rendu un service signalé à Montferrant: il lui en offrait une généreuse récompense que l'hôtesse refusait. En galant homme, Montferrant insistait, mais l'hôtesse persistait dans ses refus.

Eh bien, Madame, lui dit Montferrant, je vous paierai malgré vous. Et s'élançant de toute la force de ses jarrets nerveux, il frappe le plafond de son pied droit, de manière à y laisser l'empreinte de la semelle de son soulier ferré.

"Maintenant, ajouta-t-il, en s'éloignant, personne ne passera par le Côteau Landing, sans venir voir la marque de Joe Montferrant, et prendre un coup à sa santé, à votre cabaret. Je ne vous dois plus que des remerciements madame. Salut! et au plaisir de se revoir."

La légende ajoute, que, de fait, la marque de Montferrant fit la fortune de la bonne hôtesse.

Un homme fort, comme il s'en rencontre peu, ce fut le Colonel de Salaberry, le héros de Châteauguay. On m'a raconté qu'il se faisait un jeu de se promener, par les rues de Montréal, portant un quart de fleur sous chacun de ses bras. Il tenait cette force de son père, et ses deux fils en ont aussi hérité.

Cependant, M. Charles me disait un jour: "Vous savez que je suis d'une force plus qu'ordinaire, au poignet. Eh bien! je ne résiste pas une seconde, contre M. F., curé de B. Et remarquez! que je connais les tours, tandis que lui, n'en soupçonne même pas l'existence. Jugez alors de sa force. Il est bien heureux, je vous assure, qu'un tel homme soit un ministre de la paix."

A. N. MONTPETIT.

A continuer.

DES ENFANTS HORRIBLES.

Une chose affreuse vient d'avoir lieu dans l'Etat de New-York à Stenbenville, dans un hospice destiné aux enfants abandonnés ou orphelins. Parmi ces enfants, il s'en trouvait un du nom de Murphy, âgé de cinq ans, que sa mère avait abandonné dans l'espoir de cacher sa honte. Un jour, deux autres petits enfants dont l'un a dix ans et l'autre cinq ans, allèrent dans un verger en arrière de l'hospice creuser un trou dans la terre sous forme de fosse. Ils allèrent ensuite chercher l'enfant, le forcèrent de les suivre, et se mirent en frais de l'enterrer. Le pauvre enfant eut beau crier et se débattre, personne ne l'entendit, et les petits meurtriers vinrent à bout de leur sinistre dessein; ils l'enterrèrent dans la fosse qu'ils avaient creusée. Leur crime fut découvert, et les petits misérables furent envoyés à la prison de réforme. Ce n'est pas assez, on devrait débarrasser la société de ces jeunes monstres.

MARCHES DE LA SEMAINE DERNIERE.

Table with market prices for various goods like flour, oil, and livestock. Columns include 'MONTREAL' and 'QUEBEC' with sub-columns for 's. d.' and 's. d.'. Rows list items like 'Farine de blé par 100 lbs', 'Dindes (vieux) au couple', 'Beurre frais à la livre', etc.

*Le prix du marché de Québec nous est donné par M. H. C. Bossé, marchand à commission, Québec.

